

Donner lieu à « ce qui ne se voit pas »

Alexandra de Séguin

« Il me semble que j'ai passé ma vie à faire le point, à perte de conviction¹ ». Fernand Deligny

Les tentatives tramées par Fernand Deligny cherchent à faire repère, à donner lieu à une zone précaire et essentielle d'indétermination en dehors de l'Institution et ceci parfois au sein ou aux entours des institutions². Il s'agit d'ouvrir sur un dehors, sur un espace autre, à même d'accueillir l'humain et de permettre un commun arrimé à l'inapproachable du territoire. Deligny œuvre à créer des aires d'accueil de l'autérité en rupture et en contraste avec les forçages à l'inclusion ou les processus ségrégatifs pour ceux qui ne s'inscrivent pas dans les modalités usuelles de partage de la raison. Et ceci dans un processus immanent, au sein même - au dedans - des espaces parfois emmurants qui composent le monde dans lequel nous évoluons. Faire part à la différence radicale n'est pas, pour Deligny, une entreprise à situer

1 Fernand Deligny, « l'homme sans conviction », 1980, Texte inédit reproduit dans Marlon Cardoso Pinto Miguel, « À la marge et hors-champ. L'humain dans la pensée de Fernand Deligny » (2016), p. 548-557.

2 Deligny décrit l'Institution « comme la Marine, toute une flotte de bâtiments ; mais ils sont bien ancrés et ne risquent pas de bouger de là où ils sont. (...) De même que si les institutions sont multiples et quelque peu disparates, on peut évoquer l'Institution, entité, on peut évoquer l'Idée de l'homme. » dans F. Deligny, « l'homme sans conviction », 1980, op. cit.

en extra-territorialité ou à considérer en tant que processus révolutionnaire, mais comme pari, toujours incertain, qui précède tout projet constitué³ et met en suspens les intentions de bon aloi.

Deligny entretient un lien paradoxal à la question institutionnelle. L'Institution s'incarne à son sens dans les dispositifs où l'institué prévaut, selon un ordre idéologique normatif enjoignant à l'adaptation et la conformation à un ordre préétabli. Pourtant, la position de Deligny ne peut en réalité être assimilée à celle des antipsychiatres et sa démarche ne peut être désignée comme en antinomie avec la question institutionnelle. Non, il fonde plutôt ses tentatives à partir d'une zone ambiguë qui échappe à l'institution, pour peu que quelques uns en empruntent le détour.

La démarche de Deligny met en exergue des dimensions aujourd'hui de plus en plus occultées dans les institutions soignantes telles que l'imprédictible, l'attention au moindre geste qui peut faire repère, les trajets singuliers et quotidiens des uns et des autres, la mise en place des lieux. Deligny se démarque de la psychanalyse qu'il rabat sur la mise en sens à partir de la prise dans le filet langagier⁴. Pourtant, il me semble qu'au delà de la singularité radicale de sa démarche, Deligny s'attache – chemin faisant – selon une éthique proche de celle de la psychanalyse à agencer les conditions d'émergence d'événements imprévus, à dessiner les contours de la part inassimilable du réel, irréductible à la saisie par le sens. L'inaltérable dont parle Deligny se manifeste dans l'expérimentation de la vie dans son aspect le plus quotidien et les dispositifs et pratiques qui font apparaître ce qu'on ne peut voir et œuvrent à garder le silence sont distincts de ceux de la cure analytique ou du travail institutionnel orienté par la psychanalyse. En cela, le développement actuel d'une recherche critique autour des travaux de Deligny dans la reprise des contradictions et dans la dialectisation nécessaire avec les enjeux contemporains peut s'avérer riche en questions et perspectives.

3 F. Deligny « Projet et tentative. Une lettre du 1er décembre 1988 à Daniel Terral », VST-Vie sociale et traitements 2014/1 (N°121), p.126-130.

4 De mon point de vue, Deligny décrit la psychanalyse selon une vision quelque peu schématique, voire parfois caricaturale, dont il restera tributaire, en se méprenant notamment quant à la perspective lacanienne sur le langage.

Je m'intéresserai plus particulièrement à étudier la démarche de Deligny menée, de 1969 à 1986, au sein d'un réseau d'aires de séjour accueillant des enfants autistes et mutiques dans les Cévennes. Je situerai la manière dont l'expérience de Deligny peut apporter une autre perspective au travail institutionnel et permettre de penser d'autres agencements à même d'accueillir la souffrance des enfants autistes et psychotiques. Plus spécifiquement, par l'abord de la mise en place de la transcription des cartes et de l'usage de la caméra dans le territoire du réseau, j'interrogerai l'approche théorico-clinique de la singularité de ces enfants et de la position du clinicien auprès d'eux : j'examinerai en particulier la question de l'image du corps chez l'autiste en relation avec ce qui faillit à s'inscrire dans le champ du symbolique.

AU DÉTOUR DES TENTATIVES

1.Les variantes du travail en institution psychiatrique

Je partirai de mon expérience clinique dans deux services de psychiatrie de secteur, enfant et adulte, situés dans l'Essonne, qui s'inscrivent dans la filiation des mouvements de psychiatrie critique et de la psychanalyse lacanienne pour questionner à l'aune des tentatives de Deligny quelques enjeux actuels⁵.

Mon passage dans le service de pédopsychiatrie d'Evry m'a introduite à un travail qui s'est construit dans le nouage, plutôt disjonctif, entre l'éthique désaliéniste de Lucien Bonnafé et l'influence du modèle de « l'institution éclatée⁶ » de l'Ecole expérimentale de Bonneuil-sur-Marne.

La position désaliéniste se construit – au-delà de la « désaliénation » et du combat contre les conditions dégradantes, voire inhumaines infligées aux « aliénés » – en rupture avec l'aliénisme, en tant que mise

5 Je renvoie à propos du 6ème secteur de psychiatrie adulte de l'Essonne (91G06, EPS Barthélémy Durand) à la lecture du livre de Guy Dana *Quelle politique pour la folie ? Le suspense de Freud* (Editions Stock, 2010) et en lien avec le 3ème secteur de psychiatrie infanto-juvénile de l'Essonne, (91I03, CH Sud Francilien) à celle de l'ouvrage collectif *Espace de paroles. Pluralité des pratiques analytiques avec les enfants* (sous la direction de Franck Chaumon, Érès, 2015).

6 Cf. M. Mannoni « L'institution éclatée », *Education impossible*, Paris, Editions du Seuil, 1973 et *Un lieu pour vivre*, Paris, Editions du Seuil, 1976.

en cause incessante du pouvoir inhérent à l'institution et au psychiatre sur le patient. Elle dénonce en quoi la forme pathologique que présente l'aliéné n'est pas naturelle et immuable. Bonnafé met en avant une recherche « à contre-courant » qui se fonde sur une « inversion du point de vue⁷ » qui prend pour objet les systèmes idéologiques et institutionnels et non pas le malade. Il lance à cet égard un avertissement qui me semble d'actualité : « si une "psychiatrie de secteur" ne parvient pas à prendre le virage désaliéniste, elle accomplit une fonction facilitante quant au fonctionnement des mécanismes aliénants⁸. » Cette démarche est mise en tension avec l'orientation analytique qui accorde une importance à la circulation des enfants entre plusieurs lieux qui offrent une réponse partielle et différente tant au sein de l'institution qu'au dehors : l'alternance de l'absence et de la présence a pour vocation de faciliter l'accès au registre symbolique et au langage. La discontinuité et l'incomplétude des réponses soignantes entre chaque espace thérapeutique est inscrite dans les pratiques institutionnelles au regard d'une conceptualisation théorique, référée à Lacan, qui désigne le manque comme présidant à la naissance du sujet. Aussi, l'inscription de l'enfant dans le champ de l'Autre par le langage et son introduction au désir se fondent d'abord sur l'expérience de cet écart.

Cette orientation de travail se situe dans le voisinage de celle du service de psychiatrie adulte dans lequel je travaille depuis plusieurs années à Longjumeau (à l'ouest du même département) dont la construction a initialement plutôt été influencée par le mouvement de la psychothérapie institutionnelle⁹ avant d'être de façon prévalente

7 Lucien Bonnafé « Thèses 1978 sur la "psychiatrie de secteur" », *L'information psychiatrique*, octobre 1978, volume 54, n°8, p.875-886.

8 Ibid.

9 Ce mouvement, né à Saint-Alban pendant la seconde guerre mondiale, se fonde sur la nécessité de traiter l'institution hospitalière : François Tosquelles dira que la psychothérapie institutionnelle se tient sur deux jambes, la freudienne psychanalytique et la marxiste politique et Jean Oury poursuivra en indiquant qu'elle lutte contre la double aliénation du malade par la folie et la société. L'institution est notamment transformée par la déconstruction des rapports hiérarchiques au profit d'un dispositif horizontal, d'une transversalité qui favorise la circulation de la parole et par son ouverture sur le

orientée par la méthode analytique. Ce service s'inscrit dans la dynamique de la politique de secteur qui s'est développée en France dans les années 1960 et vise à rompre avec la logique ségrégative, asilaire, d'exclusion des fous hors de la cité. Guy Dana développe un modèle théorico-clinique selon lequel la distinctivité des lieux et la pluralité des transferts participent à construire une histoire institutionnelle, un récit pour le patient qui soutiennent une mise en éveil du sujet¹⁰. En effet, le passage d'un lieu à l'autre avec l'expérience de leur langage spécifique apprivoise la conflictualité et réintroduit de la fonction tierce. C'est la disparité entre les perspectives propres à chaque lieu et leur fréquentation interne qui révèle un manque essentiel, rend possible un écart à partir duquel le sujet peut se dégager d'une part de jouissance qui l'encombre. La traversée par le patient de perspectives partielles et différencierées sur le plan institutionnel participe à donner forme à un espace lacunaire, vecteur de séparable, dont il pourra se saisir pour sa propre énonciation.

Ces dispositifs institutionnels, au-delà de leurs spécificités et différences, s'inscrivent en rupture avec des modèles d'institutions « complètes » et « contenantes ». Ils promeuvent les dimensions de discontinuité, de lacunaire et sont plutôt mus par une logique du manque comme permettant de donner forme et contour à un non advenu. Ainsi, partir de la multiplicité, de l'inadéquation, de l'indiscernable plutôt que d'un référentiel harmonieux, ordonné permet de faire des incursions hors de l'opposition dialectique intra/extrat, dedans/dehors. C'est à partir d'un lieu de perte d'illusion de complétude, à partir de nos insuffisances articulées que nous pouvons participer à produire de l'espace pour le patient. L'éthique analytique qui oriente ces institutions ne préétablit pas le savoir à ce que le patient va mettre en œuvre dans le dispositif et s'attache à faire place au sujet, à l'accueil d'une dimension d'hétérogène à soi.

tissu social, la création d'un club thérapeutique, d'activités culturelles, d'une attention à la vie quotidienne qui cherchent à rendre « initiative et responsabilité » aux malades. Cf. Jean Ayme « Essai sur l'histoire de la psychothérapie institutionnelle », Actualités de la psychothérapie institutionnelle, Vigneux, Matrices, 1985.

10 Guy Dana « Une refondation », Che vuoi ?, n°42, 2014, p.87-98.

Aussi, lorsque j'ai découvert l'œuvre de Deligny, sa manière de construire ses tentatives est venue résonner avec la façon dont la psychanalyse peut inspirer les pratiques institutionnelles. Je précise que cette affinité est à situer en dépit des préventions de Deligny vis-à-vis de la psychanalyse. Le travail sur l'agencement du dispositif œuvre en particulier à ce que la part d'exil irréductible, la part d'altérité à soi-même ne soit pas éradiquée, mais côtoyée comme un inaccessible et soutient en cela la possibilité d'un commun, d'un partage qui se fonde précisément sur une faille fondamentale. A cet égard, Deligny souligne que la tentative « concerne ce nous que nous sommes. (...) Nous sommes là et eux aussi, à la recherche d'une cause commune, et à eux et à nous¹¹. »

Par ailleurs, il existe dans le champ des pratiques de soin une tendance à combattre les processus ségrégatifs et les violences institutionnelles qui se développent actuellement contre les patients en appelant à un accueil humain de la folie ou en mettant en avant la valeur de certains modèles institutionnels. Ce positionnement est crucial et essentiel, mais il me semble toutefois qu'il est insuffisant. En effet, face à la pression extérieure aujourd'hui, un certain repli défensif, une sclérose guette le secteur, là où ce serait précisément l'occasion d'inventer de nouvelles articulations, de repenser les agencements et solidarités locales. Il me semble que Deligny dessine un autre voie possible par ses tentatives : il ne s'agit, pour lui, ni de se soutenir d'un modèle à opposer à celui qui prévaut, ni de formuler une critique des pouvoirs en place – que ce soit sous une forme foucaldienne ou encore matérialiste dialectique - mais de trouver des formes nouvelles, d'opérer des transformations à partir des situations locales et des inventions possibles. De ce point de vue, construire nos tentatives, en s'inscrivant en rupture avec les discours déclinistes ou passéistes, ou nostalgiques d'un âge d'or prétendu qui serait révolu, implique de produire des pas de côté à même de se départir des systèmes totalitaires, bien-fondés¹². Cela implique de s'engager dans une expérience,

11 « Fernand Deligny : une vie en marge. 30 ans de dialogue avec les irrécupérables » L'Express-Méditerranée, mars 1972, p.60-80. www.cip-idf.org/IMG/doc/deligny_une_vie-2.doc

12 F. Deligny : « S'agit-il lors d'une tentative de saper toute forme d'organisation sociale ? Il s'agirait plutôt d'opérer de telle manière que les tenants de la construction ne

sans garantie possible, qui se voue à permettre de l'inédit. En cela une des fonctions du clinicien est bien de travailler à ce que la mise en question des frontières devienne une zone de partage.

2. De la nébuleuse de l'asile à la tentative¹³

La trajectoire des tentatives de Deligny témoigne de sa position originale dans le champ du débat critique sur les pratiques de la folie. Il importe, en effet, de rappeler qu'avant d'initier la construction des aires de séjour dans les Cévennes à l'âge de 53 ans, Deligny avait déjà travaillé auprès d'enfants « aliénés » à l'hôpital psychiatrique d'Armentières, où il fut embauché en tant qu'instituteur spécialisé, puis en tant qu'éducateur de 1939 à 1943. L'asile psychiatrique est alors pour les enfants dits « inéducables », « arriérés profonds » ou encore « encéphalopathes irrécupérables » un lieu vétuste d'enfermement derrière les grilles et de relégation, parfois à vie. Le quotidien s'enroule dans une monotonie inépuisable et ceci dans des conditions proches des pavillons pour adultes¹⁴. Deligny y entreprend alors avec quelques autres - des gardiens, chômeurs du textile, artisans sans travail – de supprimer les sanctions, de monter des ateliers, de proposer des sorties hors de l'asile.

Deligny n'œuvre alors pas à nourrir une contestation directe de l'institution totalisante et asilaire, mais plutôt à créer une marge nécessaire. « Être d'asile » apparaît comme une position en équilibre instable, démarche en mouvement perpétuel, dessinant un espace habitable pour l'humain. Deligny écrit : « Œuvrer à l'asile – à l'asile en tant qu'ouvrage – et fouiller dans les décombres en quête de l'individu, il se trouve que c'est tout à fait la même chose¹⁵. »

soient pas si sûrs de son bien-fondé. » : Postface de F. Deligny « Par-ci par-là, un petit éclat qui miroite... » dans Pierre-François Moreau Fernand Deligny et les idéologies de l'enfance, Éditions Retz, 1978, p.201-207.

13 « L'éthique c'est encore un mot nébuleuse... comme image, comme asile. » dans « Ce qui ne se voit pas » (1990), Œuvres, Paris, L'Arachnéen, 2007, p.1775.

14 Les enfants sont alors admis en placement d'office comme dangereux pour l'ordre public et la sécurité des personnes sous le régime de la loi de 1838 par les services de pédiatrie des hôpitaux.

15 F. Deligny, *a comme asile* (1975), Paris, Dunod, 1999.

Cette première tentative est riche d'enseignements pour Deligny à l'égard de la psychiatrie. Des malades chroniques ont disparus lors des bombardements : certains sont revenus ou ont été ramenés et d'autres se sont sauvés. Parmi ceux qui ne sont pas rentrés à l'asile des dizaines d'entre eux auraient pu rester reclus dans son enceinte à perpétuité. « Dangereux. Abrutis. Fous dangereux¹⁶. » Et voilà que les soignants apprennent, au fil des années, que ces malades se sont retrouvés travaillant, bien vus par le voisinage, là où ceux qui sont restés à l'asile sont pour bon nombre morts de faim¹⁷.

Pendant la même période s'initie la psychothérapie institutionnelle à Saint-Alban, où s'organisent entre les soignants et les malades avec la complicité de la population un approvisionnement alimentaire et s'instaurent des changements décisifs sur le plan des relations soignants-soignés. Deligny est au fait de ce mouvement à portée éminemment politique et culturelle, qui bouleverse la conception de la folie et modifie profondément la réflexion sur l'institution, en rupture avec une vision technique de la psychiatrie. Il arrive à la clinique de La Borde dans le Loir-et-Cher en 1965, où il est invité par Felix Guattari et Jean Oury. Il y séjournera pendant 2 ans avant de partir avec Jean-Marie, renommé Janmari¹⁸, enfant autiste de 12 ans, dans les Cévennes. Il y construit alors un lieu de vie et d'accueil où seront reçus des enfants adressés par d'autres institutions telles que celle de Bonneuil-sur-Marne en lien avec Maud Mannoni.

Deligny a souvent été critiqué pour une forme d'idéalisation de la singularité d'être des autistes, de la vacance de langage qui est la leur, et il a pu être accusé d'entretenir une forme de méconnaissance de leur souffrance et de leurs angoisses, en les abandonnant au désœuvrement ou au silence et en ne cherchant pas à aller à leur rencontre pour les inscrire dans le lien et tenter de les amener à sortir de leur

16 F. Deligny, « Journal d'un éducateur » (1966), Œuvres, op. cit., p.11.

17 Entre 1940 et 1944, il existe une période de restrictions alimentaires en France en lien avec l'Occupation, pendant laquelle il y a eu plus de 40000 morts parmi les malades hospitalisés en psychiatrie.

18 Janmari lui est confié par sa mère, après un long séjour à la Salpêtrière où il a été diagnostiquée « encéphalopathie profonde ».

repli¹⁹. Si Deligny refuse toute approche qui s'apparenterait à édifier un savoir clinique psychopathologique sur les autistes – ce qui a malheureusement souvent contribué au désintérêt ou à la défiance des soignants pour ses écrits – ses observations sur Janmari ou d'autres enfants accueillis au sein des aires de séjour sont bien souvent éclairantes sur l'autisme. Ses ouvrages témoignent également du travail entrepris par les « présences proches » qui se positionnent en adjacence de l'autiste, en ne cherchant pas à le forcer hors de son retrait et en œuvrant plutôt à rendre ses initiatives possibles. La dimension clinique des pratiques de Deligny me semble indubitable même si elle n'est pas univoque : son enchevêtrement avec les perspectives anthropologiques, artistiques et politiques participe certainement à l'allégement des symptômes des enfants autistes. En effet, les enfants en viennent parfois à participer aux gestes du quotidien et à cesser de se mutiler. Et surtout ils vivent dans un milieu ouvert qui est incomparable avec l'asile où certains auraient pu rester enfermés, s'ils n'avaient pas été adressés puis accueillis dans le réseau des Cévennes. La tentative de Deligny est certainement à résituer dans une conjoncture culturelle et politique particulière : elle peut, certes, aujourd'hui être critiquée, mais elle pourrait aussi donner à penser concernant les transformations possibles au sein des structures spécialisées hospitalières pour enfants autistes et engage à dénoncer la pénurie des institutions à même de les accueillir, accompagner et soigner. On mesure aussi l'écart entre la proposition de Deligny et les méthodes thérapeutiques éducatives comportementales qui font florès ou même encore le gouffre avec l'usage contemporain de tech-

19 Par exemple Henri Rey Flaud critique les pratiques de Deligny en ces termes : « Le rôle de celui qui a aujourd'hui choisi d'accompagner un autiste n'est pas de relever "les lignes d'erre" que cet enfant accomplit interminablement en le laissant à son errance, mais d'entreprendre de l'arracher à ce processus d'éternel retour pour l'appeler à l'avenir (...) Ainsi le médecin, le thérapeute, l'éducateur et tous les autres soignants se doivent d'aller à la rencontre de l'autiste avec ce qu'ils savent ou croient savoir de l'autisme, avec leurs références théoriques propres, leur histoire, leur personnalité, leur empathie, leur contre-transfert particulier à chaque enfant. Tous ces éléments constituent, en effet, l'"appareillage" qui va permettre à l'autiste de sortir de l'univers de la permanence et de l'éternité où ne se joue pas la vraie vie, comme le pensait Deligny, mais où perdure une existence léthargique, affine de la mort. » dans Sortir de l'autisme, Flammarion, 2013, p.100-101.

niques telle que la sismothérapie pour les autistes qui s'automutilent.

Continuons à préciser les points de proximité et de démarcation entre la tentative de Deligny et les expériences de psychiatrie critique que j'ai choisi de privilégier dans ce texte. Si Deligny se détourne, tout comme les mouvements désaliénistes et de psychothérapie institutionnelle, d'une position de savoir sur le patient au profit d'un travail sur le milieu, il va plus avant en portant la réflexion sur la question du « vivre ensemble » avec des individus régis par un mode d'être différent. La tentative, telle que Deligny l'entend, se constitue de fait en tant que critique radicale dans le champ des pratiques de la folie – même si elle ne s'énonce pas comme telle – en se détournant du vocabulaire même ayant trait au fait psychiatrique ou la pathologie mentale. Elle ne se fonde pas sur une visée thérapeutique directe et n'est pas déterminée par une conception clinique du transfert : elle se déploie à partir du lieu de la différence de l'autre, en essayant de faire part à la perspective des individus qui s'inscrivent en rupture avec l'ordre habituel établi, à partir de ce qui échappe à la raison commune et de ce que nous ne savons pas de nous-mêmes. De manière plus générale pour Deligny, la question qui prévaut n'est pas celle du soin, mais d'intervenir sur les circonstances, de transformer l'agencement des espaces de façon à créer un écart propre à accueillir les initiatives des enfants. Il récuse toute idée d'édification d'un modèle qui pourrait avoir une ambition de reproductibilité ou d'exemplarité et ne croit pas en l'idée d'un dispositif qui pourrait être adéquat en soi aux patients reçus, notamment aux psychotiques ou autistes. En ce sens, il s'écarte de l'idée selon laquelle il pourrait exister de *facto* une « bonne psychiatrie » ou une « bonne institution » en tant que modèle. Il ne s'agit pas non plus de lutter contre le savoir-pouvoir institué selon un rapport critique, mais plutôt par la marge d'inventer des mises en places pour qu'autre chose puisse se produire dans l'attrait au dehors. Il s'agit de faire asile à l'humain, en contrepoint de l'homme-que-nous-sommes, aux antipodes d'un apprentissage de ce ON qui aurait manqué à ces individus-là²⁰. La tentative ne se réclame pas, en cela d'une démarche humaniste à vocation universaliste, avec les-

20 F. Deligny a comme asile (1975), op. cit.

quelles Deligny entretient une méfiance, mais est plutôt à envisager comme une « œuvre d'art où le politique se réfracte²¹. » En outre, son approche se dégage plus largement de toute prescription morale, en surplomb dans la nécessité bien comprise que des formes de vie intuitives s'incarnent²².

La position de Deligny pose une question difficile du point de vue du soin. En effet, si le travail soignant auprès des enfants autistes rend sensible à leur rapport au monde tout à fait singulier et incite à faire place à leurs inventions, il nécessite aussi de s'engager à plusieurs pour les aider à se dégager de la souffrance, de l'isolement et des mises à mal du corps parfois sévères avec lesquels ils se débattent. En ce sens, la mise entre parenthèses de la dimension de souffrance et de maladie mentale des enfants psychotiques et autistes dans l'abord théorico-clinique développé par Deligny va de pair avec un refus de considérer que l'enfant est engagé subjectivement dans son symptôme, même à son insu. En d'autres termes, les adultes du réseau des Cévennes n'anticipent pas le sujet chez l'autiste en pensant et en portant la dimension transférentielle du travail auprès d'eux. Dès lors comment faire pour penser la valeur du symptôme comme expression subjective souvent malheureuse et ne pas assigner l'autiste à un statut de représentant de « l'humain » ? À cet égard, je dois ici préciser que je considère l'approche psychanalytique associée à une offre de soin assumée comme tout à fait primordiale, irremplaçable et essentielle dans l'accueil des autistes en articulation avec la prise en considération de la dimension existentielle et du respect de la part énigmatique de leur mode d'être. Ce qui n'enlève nullement l'intérêt aujourd'hui que représente une lecture critique de l'expérience de

21 F. Deligny, « Le Croire et le Craindre » (1978), Œuvres, op. cit., p.1153.

22 En cela la démarche de Deligny entretient des affinités avec la pensée de Spinoza pour lequel le désir, le conatus, en tant qu'effort de persévéérer dans son être, n'émerge pas - comme dans son acceptation analytique - de la quête de l'objet-toujours-dejà-perdu, mais les individus sont mus par un accès pratique à la connaissance vraie par lequel ils deviennent leur propre cause.

Cf. A. de Séguin « L'automatisme spirituel : de l'individualité à l'éternité », actes du colloque Centre culturel international de Cerisy « Les psychanalystes lisent Spinoza » (2016), à paraître.

Deligny et ceci aussi pour enrichir la réflexion sur les dispositifs de soin actuels et la clinique.

3.Les marges du commun dans l'institution

Deligny décrit la tentative dans son absence d'ancrage dans l'institution²³ comme entreprise souple, sans destination préétablie, engagée par quelques-uns, qui ne se situe pas dans un projet affiché et qui se trame à partir de la situation telle qu'elle se présente. Ses instigateurs guettent « la rencontre d'événements assez rares qui ne peuvent pas être créés arbitrairement²⁴. » La tentative se monte et persiste en contiguïté avec une recherche qui donne forme à un lieu, tant par l'expérience de la vie coutumière que par la destitution de toute visée de projet ou d'institutionnalisation. Dans l'expérience des Cévennes, Deligny effectue un double renversement de perspectives : il s'agit d'une part de créer des conditions propices à l'accueil des enfants autistes au sein même du « coutumier²⁵ » et non pas d'appliquer un savoir clinique sur eux, mais aussi de se déplacer de notre point de vue vers le « point de voir » de ceux qui n'ont pas l'usage du langage. Deligny écrit dans *nous et l'innocent* : « il s'agissait, cette fois-ci à partir de la vacance du langage vécue par ses enfants-là, de tenter de voir jusqu'où nous institue l'usage invétéré d'un langage qui nous fait ce que nous sommes, autrement dit considérer le langage à partir de la "position" d'un enfant mutique comme on peut "voir" la justice – ce qu'il en est de - de la "fenêtre" d'un gamin délinquant²⁶. » Il s'agit de relever des traces de ce qui est repéré du point de voir de l'autiste au sein du réseau qui se révèle au fil des gestes, dans l'écho entre les trajets des présences proches et les lignes d'erre des enfants. Sur cette ligne de partage, Deligny écrit : « De deux choses l'une : ou ON s'acharne à

23 Je renvoie aussi à la lecture de l'article d'Igor Krtolica « La "tentative" des Cévennes. Deligny et la question de l'institution », Chimères, 2010/1 (N°72), p.73-97.

24 F. Deligny, « Nous et l'innocent » (1978), Œuvres, op. cit., p.705.

25 Le coutumier concerne ce qui se déploie au ras du quotidien, dans la régularité des tâches de tous les jours : « Mettre la table et manger, préparer la cuisine, laver la vaisselle, couper et scier du bois, faire la lessive, faire ses besoins, s'habiller, préparer et cuire des galettes, sortir les chèvres. Cela c'est le coutumier » dans les « Cahiers de l'immuable/1 », Œuvres, op. cit., p.852.

26 F. Deligny « Nous et l'innocent » (1978), Œuvres, op. cit., p.691.

méconnaître la rupture, à faire comme si elle n'existant pas ou n'était qu'apparente, ou il faut chercher à passer par ailleurs, permettre à l'individu d'exister, ne serait-ce que d'une manière intermittente et fugace²⁷. » Il en découle pour Deligny une façon de penser le dispositif d'accueil des aires de séjour sans déclaration de visée thérapeutique directe, mais dont la portée clinique peut être décrite.

Fernand Deligny prend pour métaphore le radeau pour figurer l'aménagement des espaces nécessaires pour façonne quelque dérive : « Quand les questions s'abattent, nous ne serrons pas les rangs – nous ne joignons pas les troncs – pour constituer une plate-forme concrète²⁸. » Jean Oury a pu appliquer cette métaphore déployée par Deligny autour du radeau à la clinique de La Borde et rapprocher la tentative de Deligny du champ du travail institutionnel : « Deligny quoi qu'il en dise fait une analyse institutionnelle : le radeau est une institution, une invention permanente, qui tient le coup. Dans un radeau, il y a du plein, du vide, des noeuds. Tout le travail institutionnel consiste à vérifier le vide, les planches, et les noeuds. Ça demande un travail gigantesque, permanent²⁹. » Deligny récuse la possibilité qu'une tentative soit flanquée de l'adjectif institutionnel, tant l'institution revêt pour lui une visée structurellement idéologique avec des projets thérapeutiques, des « pratiques du vouloir », formant un ensemble qui a tendance à collaber l'espace vide nécessaire aux « inadvertances » et initiatives. Deligny craint que l'institution n'écrase la tentative avec ses intentions d'analyse, ses techniques. Offrir un intervalle pour que du commun puisse apparaître, implique pour Deligny de blesser l'institution, d'y inscrire la trace d'un agir : « Je me dis que la tâche d'une tentative est d'échopper le ON de l'institution ; échopper n'a jamais voulu dire vider des chopes, mais érafler, une tentative étant pour ce que j'en pense, une éraflure - cicatrice serait trop dire - dans la cou-

27 F. Deligny, « Le Croire et le Craindre » (1978), Œuvres, op. cit., p.1147. Je souligne.

28 Ibid.

29 S. Alvarez de Toledo, J. Oury, B. Ogilvie, 2001. « Figures du radeau : réflexion sur un modèle poétique-politique, à partir de Fernand Deligny », séance du 14 février 2001, séminaire des Territoires organisé par Jean-François Chevrier à l'École nationale supérieure des Beaux-arts de Paris, inédit, <http://www.youscribe.com/BookReader/Index/402198?documentId=373689>

enne de l'inéluctable monstre qui peut se dire état des choses. Et une éraflure, c'est déjà mieux que rien ou qu'un projet qui reste à l'état de projet³⁰. »

Au terme de ce bref parcours historico-épistémologique, il me semble que la démarche de Deligny à travers la tentative des Cévennes, comme celle de la psychanalyse en des coordonnées autres, appelle à faire place à une forme de suspens dans notre écoute et notre regard, mais aussi à supporter ce qui ne s'explique pas et échappe à notre entendement. La fabrique d'un écart, qui donne l'occasion à l'autiste d'un agir, de prendre part par un geste au quotidien des choses à faire, opère de fait comme *adresse indirecte* : « Même si on dit qu'il ne faut pas répondre, pas s'occuper d'eux, nous agissons quelque chose qui nous retient de nous adresser à eux mais qui indirectement est une adresse. Encore faut-il s'en apercevoir³¹. » Encore faut-il s'en apercevoir.

Aussi, si la tentative déroge à l'ordre institué, elle entretient à mon sens une affinité certaine avec ce qui préside à l'éclosion de « praxis instituantes³² ». Je ne pense pas que l'institution soit monolithique et que la tentative agisse exclusivement dans son ombre : il me semble possible de penser l'institutionnel comme un champ ouvert traversé par des contradictions, des paradoxes et une pluralité de perspectives qui donnent lieu à une version adjacente, toujours en devenir, dont les cliniciens sont responsables mais tout en même temps essentiellement dessaisis.

AUX BORDS DE LA DISPARITION

1. Le partage entre le dedans et le dehors

Une des questions centrales posées par Deligny est celle de la façon

30 F. Deligny « Projet et tentative. Une lettre du 1er décembre 1988 à Daniel Terral », VST-Vie sociale et traitements, art. cit.

31 F. Deligny, « Cahiers de l'immuable/2 », *Œuvres*, op. cit., p.935.

32 La « praxis instituante » est définie par Pierre Dardot et Christian Laval, comme « tout à la fois l'activité qui établit un nouveau système de règles et l'activité qui cherche à relancer en permanence cet établissement de manière à éviter l'enlisement de l'instituant dans l'institué. » dans P. Dardot, C. Laval *Commun. Essai sur la révolution au XXI^e siècle*, Paris, La Découverte, 2014.

dont l'homme peut faire place au commun. Il entend le commun comme une modalité de lien fondé sur un inappropriable qu'il situe hors du système énonciatif et qui échappe à la communication intersubjective, mais aussi au regroupement communautaire³³. Deligny souligne que le commun « ne communie, ni ne communique³⁴ ». Il situe le commun comme *liminaire*, c'est-à-dire comme zone de partage qui sort de l'escarcelle de l'un et de l'autre : « Dire que le commun est liminaire rappellerait qu'il est "initial", primordial, et toujours/déjà éliminé, "chassé hors du seuil" nous dit le dictionnaire qui ajoute à propos du verbe éliminer : "écarter, faire disparaître à la suite d'un choix"³⁵. » Deligny décrit une frontière entre le « mode d'être » de l'autiste et celle des adultes des aires de séjour. Il ne s'agit pas pour lui de démentir cette différence essentielle ni de pallier à cette incommunicabilité. Deligny part à l'exploration de cette zone frontalière : « Cet espace-là, entre eux et nous, je dis qu'il est inexploré. C'est la banquise avant les expéditions vers le pôle. Sur les cartes, du blanc, le vide. Qu'en est-il, que peut-il en être d'un mode de relation qui s'articulerait lors d'un détour qui peut paraître insensé ? Mais ce qui apparaît à qui ne se contente pas d'énumérer les symptômes, c'est que, dans les moindres gestes et justement les plus spécifiques, perce une quémande d'autre chose³⁶. » Aussi Deligny construit un espace sous-tendu par les trajets et lignes d'erre tracés sur les cartes. Quand il n'y a pas de corps à soi, il est possible de s'arrimer à des points de coïncidence, qui ne sont ni dedans ni dehors, qui se situent à la confluence. Le travail des présences proches est précisément de donner lieu à ces repères qui construisent un bord.

Jacques Lin évoque une métaphore que prenait Deligny pour parler

33 Franck Chaumon souligne que la tentative de Deligny interroge la fiction démocratique selon laquelle chacun peut prendre part à la vie de la cité : « comment celui qui reste en deçà de la parole, qui ne saurait dire je sur la place publique ni être représenté, pourrait-il prendre sa part du commun ? » dans F. Chaumon, « L'autiste, au bord du politique », Critique, N°800-801 « Où est passée la psychanalyse ? », p.131-142.

34 F. Deligny « L'enfant comblé », L'arachnéen et autres textes, op. cit, p. 144.

35 F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.216

36 « Fernand Deligny : une vie en marge. 30 ans de dialogue avec les irrécupérables » L'Express-Méditerranée, itw. cit.

de ce qui peut faire écart avec la démarche de compréhension, de se « pencher sur le sujet ou le présumé sujet » : celle des « pêcheurs d'éponge » qui ont un appareil, un cadre en bois avec une vitre pour éviter la réverbération du soleil qui empêchent de voir le fond. Il associait les reflets du soleil au langage et le cadre aux cartes qui évitent l'aveuglement³⁷.

A cet égard, Deligny s'emploie par les mises en place qu'il propose à partager des espaces où l'on peut tracer les contours de ce qu'on ne peut pas voir, où l'on peut accueillir les indicibles ou ce qui bruit trop fort comme des silences. Plusieurs installations participent au sein du coutumier à rendre possible la surprise à partir de ce qui reste selon lui usuellement occulté, éclipsé par la dimension symbolique.

2.Tracer le « corps commun »

Jacques Lin explique que c'est un jour où il parlait à Deligny de sa préoccupation, de son désarroi face au comportement déroutant des enfants qui se font du mal, se frappent que celui-ci lui a proposé de tracer des cartes : sur un fond de carte le territoire et le plan du camping, puis sur les calques les déplacements de chacun^{38,39}. C'est à partir de là que les lignes d'erre des enfants autistes et les trajets coutumiers des adultes furent tracées pendant des années sur des calques⁴⁰. Le premier effet a été celui de « décaler l'attention », en accentuant l'importance du coutumier et en déplaçant la focale du regard porté sur l'enfant. Puis une table lumineuse fût bricolée avec un néon. La superposition des papiers calques a fait apparaître que les lignes d'erre ne dépassaient pas une limite donnée, là où il n'y avait pas de barrière, donnant forme à un cerne. Les cartes révèlent un bord invisible, là où le signifiant ne s'est pas inscrit. S'y révèle aussi la persistance de certaines figures, de constellations hors de toute intention ou finalité établie. Les « chevêtres » se nouent autour de choses

37 Interview de Jacques Lin, 8 Avril 2008, Espace Ecully (69), journée d'étude L'actualité de Deligny, 10' : <http://derives.tv/le-temoignage-de-jacques-lin/>

38 Interview de Jacques Lin, 8 Avril 2008, itw. cit.

39 Jacques Lin, *La vie de radeau*, Marseille, Le mot et le reste, 2007.

40 Voir les cartes transcrives, rassemblées et décrites dans « *Cartes et lignes d'erre. Traces du réseau de Fernand Deligny 1969-1979* », L'Arachnéen, 2013.

qui influencent, comme par aimantation, le trajet des lignes d'erre des enfants⁴¹ : ils se situent au croisement des détours des enfants et des trajets habituels des présences proches – trouvant parfois lieu en leur absence même – ou apparaissent par exemple encore là où l'eau passe. C'est là où le commun n'implique pas selon Deligny une communication intersubjective entre les adultes et les autistes ou encore des injonctions ou interpellations à faire qui s'adresseraient aux enfants. Le commun naît dans un écart avec l'exhortation. Il s'agit de déplacer l'attention des adultes en traçant les cartes et par ce truchement de faire apparaître ce que nous ne voyons pas. C'est là où le déplacement des adultes sur le territoire, le « moindre geste » – tapoter la main sur une table, déplacer une pierre, laver une assiette – deviennent réels à l'aune du point de voir de l'autiste. Le renversement de perspectives est ici flagrant. C'est la présence proche qui encombrée du « bonhomme qui nous habite » doit par la médiation des cartes se dessiller les yeux⁴², mettre en suspens le « SE voir » afin de faire place au « CE voir » de l'enfant autiste et pouvoir planter quelques dérives⁴³. Deligny décrit la manière dont le réseau se trame entre la position des adultes qui se tiennent au bord de l'altérité de l'autiste et ses lignes d'erres : « Respecter l'être autiste n'est pas respecter l'être qu'il serait en tant qu'autre ; c'est faire ce qu'il faut pour que le réseau se trame. Faire ce qu'il faut ? Il n'y a rien à faire, que permettre au réseau de se faire⁴⁴. ».

On voit que Deligny cherche à déplacer le point de mire de l'adulte vers les cartes et à éviter toute confrontation directe pour les enfants avec le regard ou la parole de l'adulte pour que se révèle ce qu'on ne

41 F. Deligny, « Le Croire et le Craindre » (1978), op. cit., p.1109.

42 Ingeborg Bachmann parle de la tâche de l'écrivain dans un discours prononcé en 1959 : « Nous ne disons pas cela pour exprimer le fait que nous percevions une chose ou un événement extérieurs, mais parce que nous comprenons que justement nous ne pouvons pas voir. Voilà ce que l'art devrait réaliser : réussir, dans ce sens là, à nous dessiller les yeux. » dans « On peut exiger de l'homme qu'il affronte la vérité », Europe, N°892-893, août-septembre 2003, p.37-39.

43 F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.217.

44 F. Deligny « L'arachnéen », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.95.

voit pas, ce qui « reste, réfractaire à toute compréhension ». Il s'agit d'introduire une « fêlure » entre le point de vue de l'adulte et le « point de voir » de l'enfant autiste et de lui donner lieu, *topos*, au sein même du coutumier des aires de séjour⁴⁵. Deligny situe la résistance à donner lieu au mode d'être de l'autiste du côté de l'adulte et surtout de l'adulte qui voudrait comprendre l'enfant ou chercherait son bien en le « semblablisant⁴⁶ ». « Un peu lassés de ces excès de compréhension dont il était flagrant que l'enfant n'en pouvait plus, d'être compris, et alors c'était de l'invivable qui se faisait jour, nous nous sommes mis à penser que *topos* pouvait être le lieu du reste, c'est-à-dire de ce qui semble réfractaire à la compréhension qui, ne l'oublions pas, sous couvert de l'embrassade, nous parle de ces idées qu'un signe représente⁴⁷. »

Dans son texte « Quand le bonhomme n'y est pas », Deligny s'intéresse à interroger la place du réel pour l'autiste. À partir d'une citation de Lacan qui indique que « le réel, c'est ce qu'on retrouve à point nommé ; toujours à la même heure de la nuit, on retrouvera telle étoile sur tel méridien, elle reviendra là, elle est bien toujours là, c'est toujours la même⁴⁸ », Deligny questionne : « Que, lorsqu'il y va des étoiles, le réel soit dehors, c'est à ne point douter. Mais le réel perçu par un être humain qui n'a pas conscience d'être, c'est encore du réel. Peut-on dire que le réel est dedans⁴⁹ ? ». Ainsi Deligny situe dehors ce qui reste hermétique au champ du langage, non médié par le symbolique. Dès lors la démarche de Deligny n'est pas celle de tenter d'emmener ces enfants autistes vers l'échange ou la parole, mais de partir de leur point de voir, de la vacance du langage. Il s'agit de tramer une zone li-

45 F. Deligny « L'enfant comblé », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.141.

46 F. Deligny : « Il s'agirait alors de deviner ce que l'être autiste peut vouloir ? Et si de tout vouloir, il en était dépourvu ? On voit bien alors qu'intervient l'a priori de la semblabilité, ce qui efface, pour une bonne part, le respect dû à l'étranger et même la simple reconnaissance qu'un être humain étranger puisse être. » dans « La voix manquée », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.187. C'est moi qui souligne.

47 F. Deligny « L'enfant comblé », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.140.

48 Jacques Lacan, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse, Paris, Le Seuil, 1978 cité dans F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.192.

49 F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.195.

minaire commune entre ces enfants et les présences proches. Deligny insiste sur la façon dont ce qui usuellement « comblé, c'est la limite, la fêlure, la faille entre le dedans, là où ça fonctionne au symbolique, et le dehors, où le réel a lieu. Or cette fêlure, cette faille tranchée, le langage n'a de cesse de nous faire croire qu'elle est comblée⁵⁰. » Aussi pour cerner la part de dehors irréductible, il s'agit de recourir à des dispositifs, véritables appareillages spécifiques qui donnent présence à une forme d'écriture à la contiguïté des zones blanches d'inscription symbolique.

Des instruments (la caméra, les cartes) peuvent participer à ouvrir un espace propice à accueillir un événement qui ne peut être prévu, qui arrive de façon impromptue, là où l'adulte suspend le regarder et le parler. C'est à partir de la trouvaille de ces repères qui viennent border le corps commun qu'une initiative peut être permise : « Il se pourrait que repérer soit un “infinitif primordial” qui persiste à préluder hors le nommer qui concerne le sujet, alors que c'est par cette fonction organique du repérer que se mobilise, “s'unifie” – ne serait-ce que par instants – l'individu proprement dit, capable alors d'initiatives qui n'ont rien à voir avec ce qu'il en serait du projet d'un sujet⁵¹. »

Il est intéressant de croiser ce que Deligny avance avec l'approche de psychanalystes se référant à Lacan à propos de ce qui a échoué à s'inscrire dans le champ symbolique chez les autistes qui se révèle notamment à travers les comportements de « marquage du corps⁵² » réel. Henri Rey Flaud développe la façon dont la non-entrée dans le champ de l'Autre a laissé l'autiste dans une non différenciation entre l'intérieur et l'extérieur : « Il faut savoir que cette défaillance identitaire structurale, qui laisse souvent éperdus les enfants concernés, a son origine dans une carence du symbolique : elle tient à l'échec du procès de double inscription nécessaire pour circonscrire leur vide

50 Ibid., p.197.

51 F. Deligny, « Le Croire et le Craindre » (1978), Œuvres, op. cit., p.1151.

52 H. Rey-Flaud écrit : « l'enfant autiste (...) va s'efforcer de pallier à la carence de la relève scripturale attendue (...) en produisant par le truchement d'actes “réels” un substitut du marquage des sensations (...) lié à la constitution du “lieu”. » dans L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme, Aubier, 2008, p.228-229.

intérieur, lieu de recueil des premières “empreintes”, et c'est le défaut de ce lieu symbolique interne qui produit chez eux le sentiment de non discrimination entre les limites de leur corps et celle du monde⁵³. » Si on suit le fil de la proximité de ces visions, au-delà de la différence des postulats d'approche et de travail, il est possible d'avancer l'hypothèse que les cartes viennent transcrire au fil des jours les marques d'un corps réel commun, en dessinant sur l'étendue des aires de séjour les entrecroisements des trajets des présences proches et des autistes⁵⁴. Par la superposition des cartes tracées quotidiennement, à partir du mouvement des enfants, une dimension temporelle s'associe à l'espace bidimensionnel dans lequel se déplace l'enfant autiste. La comparaison des cartes fait apparaître ce qui fait repère pour un enfant : « J'appelle trace de corps commun le fait que le voisin passant souvent près de la fontaine, Janmari pour lui c'est un repère, c'est ni l'Un ni l'Autre. Il n'y va pas de la volonté ou de la trace volontairement laissée par quiconque. De même pour Janmari, ça n'a aucun intérêt utilitaire pour lui de se balancer pendant trois heures pas bien loin de l'endroit où les gens sont passés. Il y a là trace de corps commun⁵⁵. » Deligny nous propose ainsi de nous déplacer de la question de la non inscription d'un lieu symbolique chez l'autiste à celle de la construction d'un lieu commun, d'un corps commun. Il s'agit de transcrire-tracer-repérer pour Deligny. « Le corps commun n'est donc pas un vain mot. Il est là et là, repéré. Là n'est pas n'importe où, étoile d'une constellation qu'on pourrait croire établie comme l'est la Grande Ourse, sauf que si nous regardons la Grande Ourse, elle s'en fout

53 Ibid., p.240.

54 F. Deligny : « Le corps commun n'est pas un cadastre. C'est un ensemble de moments où l'émoi n'est pas pour rien. (...) Il faut faire attention à ce que peut être la dimension du hasard. Il faut faire attention à la dimension du blanc. La ligne d'erre nous échappe mais il y a de l'émoi à la clé. À simplement transcrire, transposer on perdrat de vue la véritable démarche des cartes qui est de tracer et grâce à des tracers scrupuleux s'apercevoir de tout autre chose que ce qu'on a voulu y mettre. Par exemple au début nous tracions simplement les lignes d'erre des gamins. Puis (...) nous nous sommes mis à tracer nos trajets et ce n'est que des mois après qu'à pu apparaître l'importance du nœud de nos trajets. C'est la différence entre transcrire une sensation et tracer pour permettre qu'apparaisse tout autre chose que du ressenti. » dans « Cahiers de l'immuable/3 », Œuvres, op. cit., p.951.

55 F. Deligny, « Cahiers de l'immuable/2 », op. cit., p.932.

éperdument, alors que tous ces là, nous n'y sommes pas pour rien. Étrange astronomie que celle où notre regard et nos gestes interviennent dans les trajectoires⁵⁶. » On passe du « bloc-notes magique⁵⁷ » décrit par Freud comme appareil mimant le fonctionnement de notre système perceptif qui préside à la représentation du temps et soutient une disponibilité aux perceptions extérieures et l'inscription de traces mnésiques comme base du souvenir, à l'appareil formé par le tracé des adultes et la superposition des cartes, jumelé au territoire des aires de séjour qui cernent un corps commun là où les « traces de l'inconscient⁵⁸ » n'ont pu s'inscrire pour l'autiste.

3. Prendre l'image

La fabrique des cartes s'associe à une autre invention pratique - qui ne s'offre pas non plus en tant que réponse adéquate ou en correspondance directe aux questions que nous posent les autistes - mais participe à rendre présent ce qui ne se voit pas : le camérer.

Au début de l'usage de la caméra, faute de pellicule il la faisait tourner à vide⁵⁹. Camérer n'est pas filmer, mais prendre les images qui sont éclipsées par l'inclusion dans le champ symbolique. Il est tout à fait frappant de constater que Deligny décrit deux régimes d'images en lien avec deux types de mémoires qu'il distingue : les premières sont celles qui croient raconter un récit d'événements vécus affines à la domestication symbolique en lien avec une « mémoire ethnique » constituée à partir du langage ; les autres sont celles qui en sont éludées, images d'antan, sauvages elles renvoient à une mémoire qui engramme les empreintes⁶⁰.

56 F. Deligny, « Cahiers de l'immuable/3 », op. cit., p.952-954.

57 S. Freud 1925. « Notes sur le "bloc-notes magique" », Résultats, idées, problèmes, II, PUF, 1998, 119-124.

58 Cf. S. Freud. « Lettre N°52 du 6-12-1896 » La naissance de la psychanalyse, Paris, PUF 1956, pp. 153-160.

59 F. Deligny, « Camérer » (1983), Œuvres, op. cit., p.1743.

60 F. Deligny : « Où se voit qu'il y aurait deux mémoires, ce que je crois, l'une pour laquelle le langage est souverain, et l'autre en quelque sorte réfractaire à la domestication symbolique, quelque peu aberrante et qui se laisse frapper par ce qui ne veut rien dire, si on entend par frappe ce choc qui fait empreinte. » dans « Camérer » (1983), Œuvres, op. cit., p.1744.

Cette mémoire première, « mémoire d'espèce », où gisent les images manquantes à laquelle Deligny fait référence, rappelle l'*Unerkannte* auquel Freud fait référence à situer en deçà d'un inconscient fondé par la représentation⁶¹. Deligny situe l'autiste comme hors du symbolique mais à son agir ne manque pas l'image. La négativation de l'objet, qui aurait renvoyé ces images dans les limbes, en lien avec la prise dans champ langagier, n'a pas eu lieu. L'autiste est situé par plusieurs psychanalystes comme individu resté en amont de l'aliénation, qui ne s'est pas (encore) constitué comme sujet de l'inconscient en s'initiant au champ de l'*Autre*, lieu de surgissement du premier signifiant, et qui reste donc aux prises avec les empreintes, puis parfois les images primordiales qui n'ont pas pu être transcrives en traces signifiantes. Ces régimes mémoriels différenciés par Deligny renvoient également à la façon dont Freud décrit dans une lettre à Fliess⁶² les systèmes d'enregistrements mnésiques en différenciant les perceptions, les signes de perceptions, l'inconscient comme seconde transcription, le préconscient comme troisième transcription et la conscience. Freud écrit : « Tout nouvel enregistrement gêne l'enregistrement précédent et fait dériver sur lui-même le processus d'excitation⁶³. » Ainsi le passage d'une transcription à l'autre modifie le mode prévalent de fonction d'enregistrement. Ce qui résonne avec ce que développe Deligny : « Si la fonction symbolique créé un autre univers, nous voici avec Janmari au seuil d'un autre univers, réel, où s'exerce une autre fonction⁶⁴. »

61 Cf. S. Freud *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1987 ; lire le développement d'H. Rey Flaud dans *Je ne comprends pas de quoi vous parlez. Pourquoi refusons-nous parfois de reconnaître la réalité* (Aubier 2014) sur la façon dont le démenti donne lieu à une « crypte » à situer en aval d'un inconscient représentatif (*Unbewußte*) fondé par le jugement d'attribution et le refoulement origininaire. Je remercie Sophie Mendelsohn pour ses indications concernant le développement autour du démenti chez cet auteur.

62 S. Freud. « Lettre N°52 du 6-12-1896 » *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF 1956, pp. 153-160. Lire le développement d'H. Rey Flaud autour de la faille de ces systèmes de traductions chez l'autiste à partir de la lettre de Freud de 1896 dans *L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme*, op.cit., p.46-60.

63 S. Freud. « Lettre N°52 du 6-12-1896 », op. cit., p. 155.

64 F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », *L'arachnéen et autres textes*, op. cit., p.198.

Le camériser prend sans intention les images de « ce qui ne veut rien dire, ne s'adresse pas⁶⁵ ». « Images perdues », escamotées, recouvertes par d'autres, elles ne se voient pas, « ne s'imaginent pas⁶⁶ », mais le dispositif du preneur d'images permet de les attraper dans leur caractère foncièrement instable. Ces images font événement, en tant que porteuses « d'une part ineffectuable⁶⁷ ». Deligny l'écrit, « L'image est ce qui – nous – manque....⁶⁸ ». Elle nous taraude pour l'éternité. C'est cette image, invisible et chancelante, qui est perdue pour l'homme-que-nous-sommes : « Une image ne peut pas se prendre, c'est à dire être prise par se (qui est projection de on : un autre monde que le monde des images)... l'image est perçue mais pas par se : par un autre point de vue qui persiste plus ou moins accablé par l'éboulement perpétuel du on majestueux...⁶⁹ ».

Par ce dispositif du camériser qui s'intègre au coutumier, Deligny construit un montage qui offre un regard qui préserve l'indiscernable, qui s'inscrit en contrepoint du « mauvais œil » décrit par Lacan comme « fascinum (...) qui a pour effet d'arrêter le mouvement et de littéralement tuer la vie⁷⁰ ». En effet le preneur d'image crée le mouvement, « sans s'en apercevoir, sans le vouloir⁷¹ ».

La caméra est pour Deligny une modalité qui permet aux présences proches d'accéder à ce monde cryptique, oublié et d'y prendre part, quasiment par inadvertance, en faisant exister ce qui n'a pas pu se perdre du point de voir des autistes. Lorsque Deligny pose la question « Comment pourrait s'anéantir ce qui n'a jamais existé ; et pour que

65 F. Deligny, « Camériser » (1983), op. cit., p.1744.

66 F. Deligny, « Acheminement vers l'image » (1982), op. cit., p.1671.

67 G. Deleuze, « Anti-oedipe et autres réflexions », cours du 03/06/80, dernier cours de la faculté de Vincennes, disponible en ligne : http://www2.univ-paris8.fr/deleuze/article.php3?id_article=215

68 F. Deligny, « Acheminement vers l'image », op. cit., p.1722.

69 F. Deligny « Ce qui ne se voit pas » (1990), op. cit., p.1774-1775.

70 J. Lacan, Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux (1964), Seuil, 1973, p.107.

71 F. Deligny « Acheminement vers l'image », op. cit., p.1722.

SE se perde, encore faut-il qu'il soit⁷². » Il me semble qu'il fait allusion à la perte de l'objet qui n'a pas eu lieu chez l'autiste, perte qui aurait engagé une étape préalable : l'existence d'une « présence originelle⁷³ », reconnaissance première qui rassemble et borde les impressions et perceptions éparses. Cette présence, fondatrice de l'Urbild – première en forme du corps réel - est appelée à transformer, traduire les premières sensations chaotiques du corps, les premières traces en une expérience émotionnelle : elle procède à une « incorporation, c'est-à-dire à une prise des petit a dans le bord du corps réel⁷⁴ » et d'après Marie-Christine Laznik conditionne la possibilité de la formation d'une image du corps virtuelle, spéculaire marquée du manque par la non spécularité des objets a. J'y reviendrai.

Dans ce fil d'idées, Deligny donne une indication précise sur ce qui peut participer à l'initiation d'un agir chez l'autiste : l'usage des cartes et de la caméra qui inscrivent le mouvement de l'autiste et des choses permettent de les voir hors de leur immobile⁷⁵. Autrement dit, elles font ainsi apparaître d'une séquence à l'autre ce qui nous échapperait, si nous n'avions pas d'outil pour regarder l'invu qui se faufile entre les images de la vie coutumière. La lecture de ce qui apparaît en creux ou en plein introduit de l'imprévu. Ces instruments restaurent un regard de l'adulte sur cette dimension primordiale de l'espace-temps, dimension qui ne se voit pas et ne se saisit pas ou difficilement dans les dispositifs de parole ou les schémas de lecture bidimensionnels habituels (tel que le schéma optique sur lequel je reviendrai ; je ne parle pas ici des figures de topologie).

Tracer des cartes et prendre des images s'intègrent à un dispositif d'adresse tangentiel, indirect qui opère par la création d'une zone li-

72 F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.158.

73 M-C. Laznik-Penot, « Du ratage de la mise en place de l'image du corps au ratage de la mise en place du circuit pulsionnel. Quand l'aliénation fait défaut. » La clinique de l'autisme, Paris, Point Hors Ligne, 1993.

74 Ibid.

75 F. Deligny : « Les choses et leur mouvement seraient donc le troisième terme ? » dans « L'Arachnéen », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.79.

minaire, de dessaisissement de la sphère d'appropriation de l'un et de l'autre, entre-deux⁷⁶ qui s'inscrit hors d'un pur dedans totalisant et capturant et hors d'un pur dehors esseulant : cette échancrure, marge nécessaire qui obsède Deligny est aussi celle par laquelle « l'humain persiste, envers et malgré tout. Et ce tout n'est pas rien⁷⁷. »

HORS DU BOUCLAGE

Comment relier le dispositif précédemment décrit composé des aires de séjour et traversé par les pratiques relatives au camérier et au tracer des cartes à l'absence à l'appel de l'enfant autiste ?

Deligny ne partage pas la vie coutumière au sein des aires de séjour. Pourtant son écriture paraît comme branchée et irriguée par ce qui s'y déroule, en gravitation autour d'un point d'absence essentielle, en dérive. Ce point que Deligny cherche dans ses tentatives singulières hors Institution, mais aussi dans son aspiration à faire place à l'humain – hors Idée de l'homme – résonne avec la fêlure que creuse l'écriture comme lieu de partage de ce qui reste hors de saisie.

1. « Un coup de dé n'abolira jamais le hasard⁷⁸ »

Le fait est que si le point de réel ne peut consister dans la psyché, il s'agit de favoriser par le coutumier un agencement des choses - « comme des météorites de ce Nous⁷⁹ » – qui font repère là où le sujet n'y est pas : « Disons que ce qui fait repère, tout naturellement c'est (le) Nous, ce à quoi nous sommes aveugles, qu'un autiste perçoit : la preuve en est qu'agir advient⁸⁰. » L'enjeu est donc bien de combattre la disparition en faisant part au blanc, en faisant apparaître la septième face du dé. Cela pose la question du hasard comme lieu tiers, de déprise. *La septième face du dé* est le titre d'un roman de Deligny. C'est aussi une face silencieuse, invisible, sans inscription ; y figure un in-

76 F. Deligny : « Quand je dis : entre, je ne veux pas évoquer une barrière, mais, au contraire, que nous avions au moins, en commun, topos, l'aire de séjour, dehors. » dans « L'enfant comblé », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p. 140.

77 F. Deligny « L'art, les bords... et le dehors », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.137.

78 S. Mallarmé, Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, Editions Gallimard, 1914.

79 F. Deligny, « Le Croire et le Craindre » (1978), op. cit., p.1146.

80 Ibid., p.1146.

décidable, un blanc⁸¹ : « Un dé d'ivoire et, sur une de ses faces qui n'est pas marquée, où rien ne se voit que l'ivoire, une résille qui échappe au regard, si fine, impalpable, que le moindre mot peut la détruire. Ceci dit, obstinément la résille se retrame ; et les uns et les autres passent leur vie à la détruire ; peut-être parce qu'ils croient ce que les mots veulent dire⁸². »

C'est cette résille, image, qui peut apparaître, là où il n'y a pas de mots. Cette face blanche, surnuméraire, résonne avec la place vide qui n'a pu se constituer chez l'autiste en lien avec le « défaut du lieu symbolique primordial impossible à représenter⁸³ ».

On voit l'importance du hasard et des coïncidences dans le réseau⁸⁴ : « Une véritable aubaine dont je tire que le moindre geste, outre qu'il peut faire signe, qui est geste de convention, peut *hasarder* - et donc mé-créer - avec ou sans dé⁸⁵. »

Concernant « l'agir d'initiative » qui survient comme en écho aux inadvertisances, Deligny prend l'exemple d'un jour où il tapote sur une table avec sa main, « geste pour rien (...) ni défi, ni appel, ni incitation⁸⁶ » et Janmari lui ramène un tas de boue dans lequel se trouvent les morceaux d'un cendrier en argile qui gisait en cet endroit-même quatre ans auparavant⁸⁷. L'agir fait différence, à l'endroit du même : ce qui est donné comme expérience, c'est ce rien, qui n'est pas rien, qui aura eu lieu.

3. ce qui a manqué à l'appel

81 Cf. A. de Séguin « La septième face du dé : horizon des événements », Cliniques Méditerranéennes, n°96, 2017, à paraître

82 F. Deligny La septième face du dé (1980), L'Arachnéen, 2013.

83 Henri Rey-Flaud L'enfant qui s'est arrêté au seuil du langage. Comprendre l'autisme, Aubier, 2008, p.240.

84 F. Deligny « L'Arachnéen », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.59.

85 F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.195

86 F. Deligny « L'agir et l'agi », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.119-127.

87 Ibid., p.123.

Une des questions que l'autisme peut poser aux cliniciens est celle de comment faire place à ce qui n'a pas pu être inscrit comme absent, faute d'avoir pu être éprouvé et se perdre. Les pratiques à l'œuvre au sein du réseau, nous l'avons esquissé, participent à tramer un espace-temps qui préserve le silence, cerne l'invisible. Elles ouvrent une zone de partage, un commun par l'intermise d'un écart, d'une modalité d'adresse indirecte. Il s'agit de marquer en creux des repères, comme points de réel d'un corps commun, comme alchimie entre les mouvements des présences proches et des autistes. Cet abord qui repose sur une position spécifique des présences proches soulage les enfants de certains symptômes envahissants.

Tentons d'introduire à partir de l'enjambement d'indications de Deligny et de travaux psychanalytiques à propos de l'autisme une hypothèse concernant la voie qui est ici suivie.

Dans « Ce voir et se regarder ou L'éléphant dans le séminaire⁸⁸ », Deligny dessine en prélude à son texte une « boussole désuète » sur laquelle figure notamment un 8, en haut et en bas duquel figurent respectivement la lettre S et N. S comme Sujet, pôle qui aiguille la psychanalyse dans le champ de l'« appareil langagier » et N comme Nous, pôle qui aimante la tentative par le truchement de l' « appareil à repérer⁸⁹ ». Deligny explique que la tentative se soutient de la possibilité de « Changer la portée de notre regard puisqu'il y va d'enfants qui vivent (dans) la vacance de cet S qui est ce par quoi se distingue du réel ce qui s'hominise⁹⁰. » En effet il distingue radicalement le CE de « CE voir » de l'autiste, dépourvue d'intentionnalité, et le SE qui

88 F. Deligny « Ce voir et se regarder ou L'éléphant dans le séminaire », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.112-118.

89 F. Deligny : « Agir ainsi serait méconnaître que l'appareil à repérer est aussi subtil que l'appareil à langage, dont certains pensent qu'il n'est en rien fondamentalement différent de l'appareil psychique, la différence étant que je situe l'appareil à repérer dans la nature, alors que l'inconscient est dans l'histoire. » dans « Le Croire et le Craindre » (1978), Œuvres, op. cit., p.1180.

90 F. Deligny « Ce voir et se regarder ou L'éléphant dans le séminaire », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.116.

concerne le regard et comporte une part qui nous « spécifie »⁹¹.

De mon point de vue, la psychanalyse et l'expérience poursuivie par Deligny s'attachent toutes deux, selon leurs modalités propres, à faire part à ce qui circule en deçà des mots : pour la psychanalyse la polarité reste celle de la supposition d'un sujet comme divisé, entrevu en filigrane du défilé des signifiants, se faisant représenter par un signifiant pour un autre, comme Lacan l'indique. Ce en quoi, contrairement à ce que Deligny peut développer, le langage tel que l'entend la psychanalyse n'englobe pas tout, ne repaît pas le sujet, ne comble pas le manque qu'elle détermine comme primordial : en cela, le sujet n'est pas une entité stable, identifiée, complète, mais apparaît au contraire dans l'après-coup de la parole, dans les interstices du langage⁹². Le sujet s'édifie à partir de la disparition d'une de ses parts, de l'exclusion de son origine par un dehors fondateur. Pour Deligny, il existe un réel qui échappe à la dimension langagière qui existe en amont de toute aliénation du sujet au lieu de l'Autre, de la constitution de l'inconscient et qui répond à un autre ordre que celui du langagier. Deligny ne suppose pas l'individu comme sujet désirant à venir et écrit « nos sujets, sujets ne le sont pas (...) autistes, mutiques, interpellés pourtant, ils n'ont pas répondu à l'appel⁹³ ».

Il me semble que si on se place du point de vue de la perspective analytique, la manière dont Deligny décrit l'absence de conscience d'être chez l'autiste et son rapport au regard peut être mise en perspective avec la conceptualisation, notamment dépliée par Marie-Christine Laznik, selon laquelle l'accès au troisième temps de la pulsion aurait été court-circuité chez l'autiste et la réversion fondamentale de la boucle pulsionnelle empêchée⁹⁴.

91 F. Deligny « Quand le bonhomme n'y est pas », *L'arachnéen et autres textes*, op. cit., p.195.

92 Pour clarifier le concept de sujet dans le champ psychanalytique en réponse aux confusions auxquelles il donne lieu, je renvoie à la lecture de l'ouvrage Franck Chauvin, *La loi, le sujet et la jouissance*, Michalon, 2004, p.86-99.

93 F. Deligny « Carte prise et carte tracée », *L'arachnéen et autres textes*, op. cit., p.138. C'est moi qui souligne.

94 Je renvoie à trois articles de Marie-Christine Laznik-Penot : « Du ratage de la mise

Le montage de la pulsion réalise un parcours circulaire selon trois stades définis par Freud⁹⁵ : actif orienté vers un objet extérieur, passif par un renversement vers une partie du corps propre devenu l'objet de la pulsion, et enfin réflexif où l'individu se fait l'objet d'un autre. Concernant la pulsion scopique on distingue les temps du voir, être vu, se faire voir, le troisième temps présidant au bouclage du tour pulsionnel. Laznik met en relation ce dernier temps avec la constitution d'un sujet par l'opération de l'aliénation⁹⁶ et le situe, en lien avec Lacan, comme celui où « l'activité de la pulsion se concentre dans ce se faire⁹⁷ ». Pierre Bruno précise ainsi que si « la pulsion est ce qui advient de la demande de l'autre⁹⁸ », la possibilité même de parler de pulsions est conditionnée à l'émergence de ce « nouveau sujet » issu de l'effectuation du circuit pulsionnel.

Dès lors, la frontière « infranchissable » entre le CE et le SE (selon la polarité gravitationnelle, du Nous ou du Sujet, des autistes et des adultes du réseau) décrite par Deligny ne va pas sans rappeler le changement de régime d'économie psychique auquel préside le bouclage du tour de la pulsion. Ce qui peut être mis en lien avec le propos de Lacan sur l'émergence d'un nouveau sujet « À savoir l'apparition d'ein neues Subjekt qu'il faut entendre ainsi - non pas qu'il y en aurait déjà un, à savoir le sujet de la pulsion, mais qu'il est nouveau de voir apparaître un sujet. Ce sujet, qui est proprement l'autre, apparaît en tant que la

en place de l'image du corps au ratage de la mise en place du circuit pulsionnel. Quand l'aliénation fait défaut. » La clinique de l'autisme, art. cit. ; « La théorie lacanienne de la pulsion permettrait de faire avancer la recherche sur l'autisme », La célibataire, n° 4 « Lacan a-t-il fait acte? » 2000 ; « Lacan et l'autisme », La revue Lacanienne, n°14, 2013. A propos du circuit de la pulsion lire J. Lacan Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), op. cit.

95 S. Freud « Pulsions et destins des pulsions » (1915), Métapsychologie, Paris, Gallimard, 1968, p.11-44

96 Concernant la désignation du troisième temps comme « application du schéma de l'aliénation sur le schéma du montage de la pulsion (...) clé de l'articulation entre inconscient, désir et sujet d'un côté, pulsion de l'autre. » cf. P. Bruno, « Pulsion (drive out) », Psychanalyse, vol. 39, no. 2, 2017, pp. 5-18

97 J. Lacan, Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse (1964), op.cit., p.177.

98 P. Bruno, « Pulsion (drive out) », Psychanalyse, vol. 39, no. 2, 2017, pp. 5-18

pulsion a pu refermer son cours circulaire. C'est seulement avec son apparition au niveau de l'autre que peut être réalisé ce qu'il en est de la fonction de la pulsion⁹⁹. » Deligny le condense par cette formule : « J'ai souligné le SE tout à fait insolite qui n'advient là que comme effet de langage : où va se retrouver la fêlure qui passe entre une manière d'être manifeste et une manière d'être manifestée, la compréhension exigeant, serait-ce sournoisement, que dans toute manière d'être, il y ait du manifesté, autrement dit que ça fasse signe¹⁰⁰. »

Cette difficulté dans l'instauration du rapport symbolique peut être approchée par le biais du ratage de la formation du narcissisme premier, en amont de la production de l'image spéculaire du schéma optique¹⁰¹. L'image réelle du corps i(a) – figurant du côté gauche du schéma optique – se forme initialement. Cette image vient englober, prendre dans l'encolure du vase la « multiplicité¹⁰² », le « désordre des objets a¹⁰³ ». Ce temps ne peut être lu qu'au prisme du deuxième temps, c'est-à-dire de là où l'image virtuelle du corps i'(a) apparaît après avoir franchi le miroir-plan du grand Autre. L'opération spéculaire arrime le corps, en lui conférant l'image d'une forme unifiée, en laissant pour reste les objets a : au sein de l'image virtuelle du corps formée dans la relation imaginaire (à droite du schéma), il y a un manque qui naît en écho à l'éénigme de l'Autre. En effet, il y a une « réserve libidinale » qui ne se réfléchit pas du côté de l'image spéculaire i'(a). Laznik situe ce qui embarre à la formation de l'image spéculaire au niveau du moment d'assomption jubilatoire de l'enfant devant le reflet de l'image qui participe à la constitution d'une Urbild, image réelle originale du corps : « L'absence de cette image réelle laisse l'enfant sans image du corps, rendant problématique son vécu

99 J. Lacan, Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, op. cit., p.162.

100 F. Deligny « L'enfant comblé », L'arachnéen et autres textes, op. cit., p.142.

101 Autour du schéma optique se référer à J. Lacan dans la « Remarque sur le rapport de Daniel Lagache », Écrits, Paris, Le Seuil, 1966, p. 647-684, dans Le Séminaire Livre VIII, Le transfert (1961), Paris, Seuil, 1991, p.405-422 et dans Le Séminaire, Livre X, L'angoisse (1962-1963), Paris, Le Seuil, 2004.

102 J. Lacan, L'angoisse, op.cit., p. 139.

103 Ibid. p. 140.

d'unité de corps¹⁰⁴. » Elle souligne dans ce moment fondateur la part essentielle jouée par le retournement de l'enfant vers l'adulte qui offre une reconnaissance primordiale en attribuant par le regard l'image perçue dans le miroir à l'enfant. C'est à la faveur de ce mouvement de retournement vers l'Autre primordial, le Nebenmensch décrit par Freud, que celui-ci par « le travail de l'action spécifique¹⁰⁵ » prend l'enfant dans une demande.

Rappelons pour Deligny que le mouvement est indissociable de l'image et « ne se voit pas¹⁰⁶ » : il est créé par qui voit le défilé des images « immobiles ». La caméra est installée dans le territoire des aires de séjour, enregistre les gestes du coutumier et fait apparaître l'invisible par un regard qui ne piège pas l'image dans une intention. Deligny décrit la manière dont le tournage, qui échappe aux modalités du regard habituel, part à la recherche de ce qui se dérobe au regard, les images provoquant le choc d'un « émoi ». Par cette mise en place, une image qui « ne veut rien dire » peut exister : « L'être humain est en peine d'image – et d'image qui ne veut rien dire sous peine de s'anéantir en tant qu'image – HON va leur faire dire ce qu'elles veulent – dire¹⁰⁷ ? ». Il est remarquable que les enfants autistes évitent le regard, ne se font pas regarder. Il semblerait que le dispositif de Deligny s'attache à restituer dans le champ de visible une place pour les « images perdues¹⁰⁸ », la caméra restitue ce qu'elle n'a pas pris, dans l'intervalle

104 M.-C. Laznik, « Du ratage de la mise en place de l'image du corps au ratage de la mise en place du circuit pulsionnel. Quand l'aliénation fait défaut. » *La clinique de l'autisme*, op. cit.

105 S. Freud, « Projet d'une psychologie » (1895), Lettres à Wilhem Fliess, Paris, PUF, 2006, p. 626.

106 F. Deligny « Acheminement vers l'image », op. cit., p.1740.

107 Ibid., p.1691-1692.

F. Deligny : « Il en est de l'image comme il en est du prochain en train de disparaître ; il est perdu. L'image est toujours sur le point de se perdre et, pour qu'elle ne se perde pas, c'est se qu'il faut perdre et ce se n'est pas vous-même, votre vie, votre existence. C'est se, tout simplement, cette lubie, point focal du mirage, le se qui nous fait dire que l'image ne se voit pas. Visible, elle le serait, mais de là, du là d'être – à l'infinitif. » dans Ibid., p.1739

108 F. Deligny « Si bien que cet article, j'aurais pu l'intituler "A la recherche des images perdues" (...) » dans « Camérer » (1983), Œuvres, op. cit., p.1745

entre chaque image. « Etrange poinçon que la caméra, étrange échoppe interposée entre celui qui la manie et la pellicule qui gardera trace¹⁰⁹. » C'est comme si la présence proche cédait le regard à la caméra et par ce détour permettait l'apparition de ce qui se situe hors champ. Dès lors dans le regard qui se porte vers l'autiste, cela peut enseigner sur la nécessité de faire part à ce qui ne se voit pas, ce qui n'équivaut pas à une zone aveugle¹¹⁰. Tout comme faire part au silence, à ce qui ne se dit pas, n'est pas se taire ou se faire sourd.

Dans le dispositif analytique la parole qui ne peut/sait/veut émerger comme écornée de ce qui n'a pu se faire entendre est désignée par l'analyste comme « silence criant », c'est-à-dire que l'analyste suppose chez l'autiste qui se présente à lui comme mutique un sujet en latence et même une forme de choix, une position de refus, de passer sous la férule du signifiant, d'entrer dans le champ de l'Autre, dans laquelle l'enfant est impliqué en tant que sujet, même si il ne le sait pas encore. Deligny quant à lui construit un agencement où les adultes se manifestent auprès de l'autiste comme présence réelle dans leurs gestes et leurs trajets coutumiers et par là parfois offrent des points de repère, où ricochent des mouvements et initiatives de l'enfant : ils s'écartent d'une démarche se déployant sous la forme d'une interpolation ou d'adresse du lieu d'un grand Autre, sujet supposé savoir, ou d'une modalité de relation spéculaire à un petit autre, en permettant l'existence de zones soustraites à leur regard direct. Les présences proches oeuvrent à en « saisir un bord¹¹¹ » notamment par l'écriture, le tracer des cartes et le camérer.

3. La position du clinicien

La manière dont se place le psychanalyste dans le dispositif de la cure d'un enfant autiste peut être interrogée à l'aune de celui des présences proches dans les aires de séjour.

109 Ibid., p.1721.

110 La mise en perspective de la question de l'image chez Deligny et du « ce voir et se regarder » dans la clinique de l'autisme sera l'objet d'un travail à venir.

111 Solal Rabinovitch : « Saisir un bord modifie ce qu'il borde. » dans La folie du transfert, érès, 2006, p. 167.

Une des critiques de Deligny à l'égard de la psychanalyse est que ce que ce que l'autiste agit - selon une économie qui n'est pas marquée par le bouclage pulsionnel et l'avènement d'une image du corps spéculaire – est saisi selon une grille de lecture soumise au règne langagier : le temps (à situer du côté de l'image réelle dans le schéma optique), où se situe l'autiste n'est saisi qu'à travers le spectre d'un achoppement perçu à partir du point de vue des cliniciens. D'où la critique de Deligny : de soit n'y voir qu'anéantissement pour ceux pour qui le réel n'existerait pas, soit de ne pas « créer quelque chose d'autre », en quelque sorte un aménagement du dispositif clinique avancerons-nous. En cela, les agencements institutionnels qui font place à l'énigme, à l'hétérogénéité et au non prédictible en se dégagant d'un système de croyance clos, uniciste peuvent faire hospitalité à un réel de la clinique : cette zone de dessaisissement permet un être-avec, une dimension hors norme dans le rapport avec l'autre, là où il y a de l'impartageable. Il s'agirait d'une certaine manière de tracer un méridien¹¹² entre les deux pôles décrits par Deligny.

Pour revenir à la position des présences proches, telle que Deligny l'entend, auprès des enfants autistes et psychotiques : est-elle assimilable à celle du Nebenmensch, ce prochain secourable auquel fait référence Freud, comme la proximité de la formule pourrait le suggérer? est-elle à situer comme proche de celle qui viendrait tamiser et transformer les « choses en soi », les « impressions des sens¹¹³ » en une expérience émotionnelle ? Il me semble qu'elle s'en distingue. Deligny ne vise pas, en soi, à ce que la nomination des affects ou la conquête d'un espace d'énonciation leur soit possible. Il cherche plutôt à guetter la dimension impondérable des mouvements des autistes qui se déploie, selon lui, hors intention, hors finalité et hors du champ des signifiants.

La position des adultes au sein du réseau me paraît - bien que De-

112 Rappelons que Paul Celan parle du méridien comme « le chemin de l'impossible » emprunté par la poésie selon un trajet circulaire « qui revient sur soi en passant par les deux pôles ». P. Celan, « Le Méridien », Le Méridien et autres proses, trad. de l'allemand par Jean Launay, Seuil, 2002, p.59-84.

113 W. R. Bion Aux sources de l'expérience (1962) Paris, PUF, coll. « Bibliothèque de psychanalyse », 2007 (3ème éd.) p.34.

ligny récuse la dimension transférentielle – avoir une affinité avec celle d'un « autre non spéculaire » décrite par Solal Rabinovitch dans *La folie du transfert*¹¹⁴. Elle construit cette position comme adresse du sujet psychotique qui n'est ni celle de l'Autre supposé savoir, de l'Autre délirant, ni celle de l'autre spéculaire du miroir. En effet, elle rend compte d'une pratique qui œuvre à cocréer avec le patient un espace inédit, espace qui n'existe pas auparavant, où des traces non advenues pourront s'inscrire pour le sujet. Cette adresse qui fonctionne hors de l'injonction et fait trace comme écrit et non comme signifiant me semble résonner avec l'approche de Deligny. Il importe tout de même de préciser que c'est en tant que psychanalyste – qui se place dans le « champ de bataille » transférentiel – que Solal Rabinovitch décrit une voie de travail pour le clinicien qui « fait avec » la faille constitutive du psychotique et qui respecte le déploiement d'un frayage qui lui est propre.

Pour revenir sur le schéma optique auquel je faisais référence précédemment, après l'avoir pris sous tous les angles, il a bien fallu que je me rende à l'évidence que cet « autre non spéculaire » n'y figurait pas sur ce schéma¹¹⁵. Il n'y figure pas parce qu'il rend compte d'une trace saisie, d'une écriture qui cerne le mouvement même de ce qui apparaît entre les images, entre les cartes qui sort de la fixité, du mortifié et a donc essentiellement trait au vivant, à ce qui persiste et à ce qui surgit comme inédit.

Au terme de ce tour, je trouve fécond d'associer aux concepts de

114 S. Rabinovitch, *La folie du transfert*, op. cit., p. 151 et 153 : Concernant « le transfert d'un autre non spéculaire qui fera de l'écho coïncidence » : « Si la trace n'est pas déjà là, à éveiller, pour qu'elle émeuve, pour que d'être écrite, inscrite, elle produise son propre effacement, il faudra la tracer ailleurs, à l'extérieur, sur l'autre (sur l'analyste), afin de pouvoir l'éveiller de l'intérieur. Il faudra donc fabriquer dans le transfert des traces d'écrit, à inventer dans la faille entre trace et objet. Une troisième voie du transfert s'entrevoit, après celle de l'autre imaginaire et celle du sujet supposé savoir. »

115 Élargir la réflexion à partir des conceptualisations topologiques ultérieures de Lacan trouve ici toute sa pertinence, notamment grâce à des figures telles que la bande de Moebius ou encore le cross-cap ou la bouteille de Klein.

psychiatrie critique une manière de penser des espaces de désajus-
tement, de marge. En outre la dimension résolument non psycholo-
gisante de l'approche de Deligny jouxte parfois – sans rabattement
possible – avec une orientation psychanalytique qui fait part au réel
et ne se réduit pas à la dimension fantasmatique.

Créer une tentative engage à une forme de défaite dans la reproduction, à une rupture avec un positionnement en surplomb au profit d'une inclusion dans le dispositif qui opère par son mouvement propre. Le bouleversement du territoire, l'idéologie de la toute transparence qui infiltre les différentes sphères de notre existence et la relégation de ce qui échappe à la raison commune rend des parcelles de paysage fantomatiques, évacue la mémoire des lieux et esseule. De façon connexe la standardisation des institutions selon la logique libérale contemporaine et utilitaire en vogue enserre nos pratiques. Les soins psychiatriques sont en effet de plus en plus rabattus à une panoplie de techniques médicales et le territoire est assimilé par l'administration à un plan, une carte immuable, au parcours fléché et aux filières préétablies. Dans ce contexte, un travail de mémoire est nécessaire pour interroger les institués et les cadres préexistants, reconnaître la perte des espaces disparus et soutenir l'émergence de nouveaux agencements collectifs dans une multiplicité de lieux tenus ensemble, et non conjoints. Soutenir la production d'un lieu pour l'indétermination dans l'enchâssement des pratiques cliniques et des mises en place institutionnelles favorable à l'émergence de l'humain peut participer à donner sol au commun. Cette zone se situe à la confluence du singulier et collectif nous donnant tant à penser sur le plan de l'agencement de nos tentatives dirait Deligny, de nos dispositifs institutionnels rajouterons-nous, qu'à penser le travail avec les individus que nous accueillons en faisant part au réel de la clinique. La position des adultes auprès des enfants autistes dans la tentative des Cévennes, qui initient des circonstances à même de faire émerger chez eux de l'agir d'initiative, engage à interroger la position du psychanalyste et à penser les aménagements possibles du dispositif optico-transférantiel dans l'accueil des sujets autistes ou psychotiques.

En d'autres termes face aux adversités actuelles, Deligny ouvre une voie alternative de résistance qui se démarque d'un quelconque volontarisme politique ou velléité de promulguer un modèle de bonne pratique, même critique. Dans le champ du travail clinique, il nous invite à trouver des formes nouvelles, des a-bords et voies inédites, à soutenir des processus instituants à partir des agencements micro-politiques locaux, des pratiques quotidiennes et de la connaissance expérimentale qui en émerge. C'est bien une des forces de Deligny de nous donner à entendre la persistance et inventivité des tentatives dans leur hétérogénéité même et de nous tracer une ligne d'horizon, « ce qui ne se voit pas ».